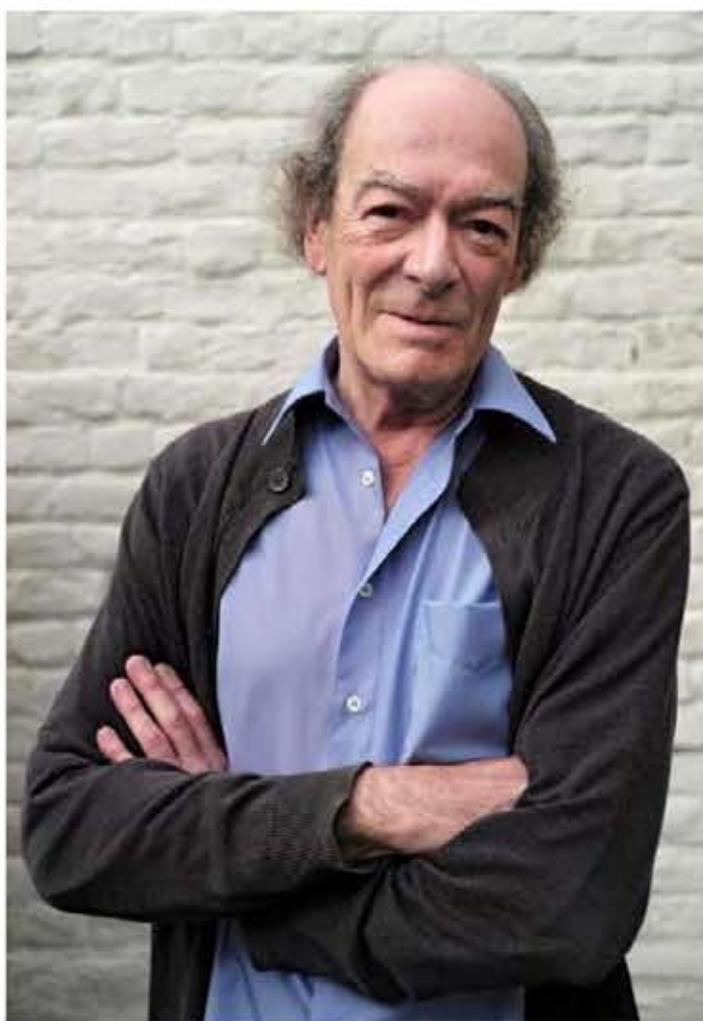




**Vivre
(si vous
sauriez
comme
j'avions)**
★★★★
JEAN MARC
TURINE
Esperluète
132 p.,
16,50 €



Jean Marc Turine. Quatre récits pour que nous n'oublions pas. © GAËL TURINE

De quoi bouillir d'indignation

Quatre textes de Jean Marc Turine. Sur la solitude, l'inhumanité, les camps, les bombardements à l'agent orange et l'enfermement dans la prison de sa pensée ou de son île.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Ce recueil de Jean Marc Turine mène le lecteur dans un itinéraire abrupt, raide, dur, pénible et souvent difficilement supportable. Mais ce voyage est indispensable parce que l'inhumanité est une part de l'humanité et il est du devoir de tous de la connaître. Et avec ces quatre récits, l'auteur belge nous la fait connaître de façon immédiate, tangible, au corps à corps. Parce qu'il fait parler les victimes, et leur parole nous rentre dans le cœur et le corps pour ne plus en sortir.

Il y a d'abord Joseph Spira, rescapé des camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale. Il est mort en 1995. Turine l'avait interviewé à plusieurs reprises en 1987. Spira avait alors 69 ans. Il raconte. L'horreur des camps, la violence quotidienne, la faim, le froid, les brimades, les kapos, le sourire narquois des Allemands, les barbelés électrifiés. Des mots simples parfois coupés de larmes et de silences. « Peut-on imaginer... comment imaginer... non on ne le peut pas... ce que les hommes sont capables de faire... cela dépasse toute forme d'inhumanité. » Et aussi : « Pour survivre, il fallait faire un vide de son esprit et une pierre de son cœur ne rien sentir ne rien penser. »

Il y a Maurice Maréchal. Un Français, vu chez lui en 1990. Il fume, fait tourner son briquet entre le pouce et l'index de sa main droite. Il s'est engagé volontairement. Il fut envoyé en Indochine. Il est chauffeur de camion. Il a dû un jour convoier des Vietnamiens condamnés à mort. On les faisait descendre au bord de la route. Et on les exécutait d'une balle dans la tête. Maurice n'a pas tiré. Mais il a croisé le regard d'un de ces

Viets : « Pendant ce temps si court et si intense dans ses yeux j'ai vu la peur l'angoisse de la mort... sa mort... imminente... il la savait... inéluctable... une question de secondes... dans son regard... un appel désespéré... auquel je ne pouvais pas répondre. » L'homme est dépassé par la violence et l'impossible reconstruction après ce qu'il a vécu en Indochine.

Beau et déchirant

Il y a Liên, la Vietnamiennne de 20 ans qui, dans *Brûlures*, scande un long poème désespéré, un thrène, une lamentation sur l'état de son corps, dévasté par la dioxine déversée en masse sur le pays par l'armée US avec le fameux agent orange. Son père a été atteint. Il a transmis ses gènes perturbés à sa fille. Qui ne peut que rester couchée, ne pouvant mouvoir ses jambes ni ses bras, la poitrine creusée. Elle est disloquée, dévastée. Et elle porte la voix de toutes les victimes de ces bombardements. C'est déchirant. C'est beau aussi parce que l'écriture est poétique, elle nous porte. L'empathie est forte avec Liên, et l'indignation aussi.

Enfin, il y a Attoumane et Maerouf, deux enfants d'Anjouan, une île des Comores. Avec les enfants d'une Européenne, ils forment un groupe de rires, de jeu, d'amitié. Mais les coopérants à un certain moment rentrent chez eux. Et les Comoriens restent aux Comores, face à l'injustice sociale et à la misère et à l'impossibilité d'en sortir.

Après cette lecture, nous sommes sans doute plus riches de connaissance et d'empathie. Plus bouillonnants d'indignation. Et le plus souvent désespérés. Peu de ciel bleu, peu de tendresse dans ces récits. A part sans doute les plages et l'amitié des enfants d'Anjouan. Et à part cette phrase de Joseph Spira, bien seule au milieu du désastre : « ... j'ai entendu le chant d'un oiseau... j'ai levé la tête et j'ai vu les premiers bourgeons sur les arbres... c'était le printemps... je me suis mis à chialer comme un enfant... j'ai pleuré d'émotion devant la nature... devant cet appel... un simple petit oiseau au milieu de la mort. »

*Je m'appelle Liên
j'ai vingt ans
je m'appelle Liên
je ne sais pas que
j'ai vingt ans
je ne sais pas que
je m'appelle Liên
je ne le sais pas
comme tu le sais
je ne sais rien de
moi je vis en moi
je vis hors de moi
je vis sans vie*

Extrait de « Brûlures » de Jean Marc Turine

”